Raphaël BARONI, *Les Rouages de l'intrigue. Les outils de la narratologie postclassique pour l'analyse des textes littéraires*

Genève, Slatkine, coll. Érudition, 2017, 218 pages

Hélène Crombet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13115>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.13115

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 399-401

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Hélène Crombet, « Raphaël BARONI, *Les Rouages de l'intrigue. Les outils de la narratologie postclassique pour l'analyse des textes littéraires* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 04 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13115> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.13115>

Le chapitre, « Un tourisme qui se cherche pendant l'entre-deux-guerres » (pp. 117-146), décrit une période trouble du tourisme en Algérie. L'entrée en jeu des autorités politiques dans la promotion du tourisme contribue à la construction de structures pouvant accueillir une clientèle luxueuse. Ce projet d'aménagement territorial est soutenu par des compagnies de transports telles que la Compagnie générale transatlantique et la Transat. Mais la dépression qui survient après 1930 refroidit cette fièvre touristique : les voyageurs deviennent rares, ce qui engendre une crise du secteur hôtelier, dont la clientèle riche et étrangère fréquente désormais des destinations moins coûteuses. Le tourisme algérien se tourne par conséquent vers un tourisme populaire qui exploite les paysages naturels ; la création de parcs nationaux témoigne de cette visée.

Original, le chapitre « À la découverte du Sahara » (pp. 147-183) relate une phase glorieuse du tourisme algérien, marquée par les « croisières » automobiles. Comme le souligne l'auteure, le développement d'un tourisme au Sahara a été favorisé par la médiatisation publicitaire des rallyes automobiles. Dans cette mise en valeur touristique, l'armée a eu pour principal rôle d'assurer la sécurité des voyageurs. Les compagnies de transport telles que Paris-Lyon-Méditerranée ont tracé les différents circuits proposés aux automobilistes. En somme, ce tourisme aventureux attire une clientèle riche, même si des problèmes d'hôtellerie et d'insécurité demeurent.

Enfin, « Le tourisme à l'heure de la démocratie des loisirs » (pp. 185-227), fait état d'un développement du tourisme de masse après la Seconde Guerre mondiale qui avait interrompu les voyages d'agrément entre la métropole et le département algérien. Deux formes de tourisme sont apparues : un tourisme éducatif tourné vers la jeunesse, et un tourisme social visant une clientèle locale. Par ailleurs, dès la fin de la guerre, un « tourisme populaire », pratiqué par une classe moyenne européenne, voit le jour. Ces trois catégories répondent aux attentes de la politique coloniale qui entendait faire « connaître la France et son empire » (p. 187). Plusieurs réformes furent ainsi menées par les autorités coloniales et les organisations spécialisées pour développer un « tourisme en plein air », un « tourisme du dimanche » et un « tourisme-travail » en Algérie. Ce tourisme de masse est moins lucratif que celui concernant les groupes sociaux voyageant en métropole.

En somme, malgré les atouts dont elle dispose, l'Algérie ne parvient pas à rivaliser avec la concurrence

mondiale. Comme le suggère cet ouvrage, la réussite du développement touristique d'un pays dépend du réalisme de la politique menée par ses responsables, de l'horizon d'attente des touristes et de la compétitivité du tourisme dans le marché des loisirs. Au-delà de cet aspect général, l'intérêt de cette étude réside aussi dans le choix de la période coloniale, pendant laquelle le tourisme « s'affirme comme un mouvement d'appropriation du territoire, de ses paysages, de ses monuments et de son histoire » (p. 229). En ce sens, il témoigne de ce que furent les enjeux interculturels, économiques et politiques de cette période. Cet ouvrage bien présenté (avec un carnet d'une dizaine de pages d'illustrations) s'appuie beaucoup sur *l'Histoire de l'invention du tourisme. XVI^e-XIX^e siècles* de Marc Boyer (La Tour-d'Aigues, Éd. de l'Aube, 2000). Cette synthèse est par ailleurs d'une lecture aussi agréable qu'intéressante.

Mélissa Mengue

Écritures, université de Lorraine, F-57000
melissamengue@gmail.com

Langue, discours

Raphaël BARONI, *Les Rouages de l'intrigue. Les outils de la narratologie postclassique pour l'analyse des textes littéraires*

Genève, Slatkine, coll. Érudition, 2017, 218 pages

Dans *Les Rouages de l'intrigue. Les outils de la narratologie postclassique pour l'analyse des textes littéraires*, Raphaël Baroni se propose de mieux comprendre le fonctionnement de l'intrigue à l'heure où s'est amorcée, non pas une forme de prolifération des récits, mais une prise de conscience de leur prolifération (p. 22). Dix ans après *La Tension narrative. Suspense, curiosité, surprise* (2007, Paris, Éd. Le Seuil) et *L'Œuvre du temps. Poétique de la discordance narrative* (2009, Paris, Éd. Le Seuil), l'auteur met en question les moyens qui rendent séduisants des récits spécifiquement « mimétiques » entendus comme des « récits immersifs et intrigants » (p. 72), dans une « perspective plus rhétorique que cognitive » (p. 15). Il propose ainsi une « stylistique de la tension narrative » (pp. 135-137) qui repose sur une mise en dialogue d'approches disciplinaires différentes, en vue d'étudier les « mécanismes qui président à la dynamique de l'intrigue littéraire » (p. 137).

Dans son analyse des rouages de l'intrigue, Raphaël Baroni se réclame d'une approche « post-classique » de la narratologie. Bien qu'il souligne le caractère réducteur de l'analyse sémiotique et linguistique lorsqu'elle mobilise

le schéma quinaire (p. 36) ou le schéma actanciel du personnage (p. 86), l'auteur n'écarte néanmoins pas l'héritage du structuralisme : il entend de la sorte « intégrer des outils linguistiques et formalistes déjà éprouvés [...] dans un nouveau contexte qui permette d'articuler la description des structures textuelles avec l'interprétation de leurs fonctions discursives » (p. 18). Il cherche ainsi à concilier une approche sur les formes et sur les fonctions, dont il souligne la complexité du rapport (p. 31) en revendiquant une approche à la fois objective et subjective de l'expérience esthétique (p. 81). Aussi propose-t-il une nouvelle typologie de la focalisation (p. 101), ainsi qu'une étude sur les « formes » qui donne une place à la « caractérisation des personnages » et à la « segmentation » (pp. 81-115).

Par ailleurs, le chercheur met à plat certaines notions employées à la légère : aussi distingue-t-il les « récits mimétiques » des « récits informatifs » (p. 35), l'« intrigue » de l'« action » (p. 37) ou encore la « configuration », qui entre en jeu dans un processus de compréhension, de la « mise en intrigue » (pp. 32-33). Mais, précisément, qu'est-ce que l'intrigue ? L'auteur souligne le caractère plurivoque de ce terme, que les multiples acceptions rendent flou (p. 25). D'où la nécessité de lui donner une définition rigoureuse. Selon Raphaël Baroni, elle correspond à « l'établissement, [au] maintien et [à] la résolution d'une tension dans la lecture, dont dépend l'intérêt du récit » (p. 40). La tension narrative, qui vise « à dynamiser une *histoire* en suscitant du suspense ou de la curiosité concernant son déroulement passé, actuel ou futur » (p. 73) lui est donc étroitement liée. Aussi peut-elle susciter de la curiosité si « le nœud consiste à raconter des actions dont le développement ultérieur est difficile à prévoir » (p. 40), ou bien du suspense s'il « est fondé sur une représentation énigmatique de l'histoire, dont certains éléments essentiels, présents ou passés, nous échappent » (pp. 40-41). Raphaël Baroni fait la part belle à l'incertitude narrative, comme le montre le schéma paradigmatique de l'« intrigue comme matrice de virtualités et comme énergie » (p. 36) : telle « une matrice de possibilités dont la fonction est de susciter un désir cognitif » (p. 39), elle s'associe à l'idée d'une irrésolution. Plusieurs phases composent ainsi l'intrigue : l'« exposition », le « nœud », les « péripéties », le « dénouement » dont l'auteur souligne le caractère hypothétique, et l'« évaluation » (pp. 69-70).

Dépassant la dichotomie conventionnelle entre *fabula*/histoire et sujet/récit/discours (p. 70), Raphaël Baroni propose de complexifier l'étude des enjeux liés au récit intrigant en prônant un dépassement de

l'intrigue entendue comme « la simple trame des événements » (p. 71) : la « *séquence événementielle* », qui renvoie à l'« histoire effectivement racontée ou à son résumé » (p. 31) ne saurait, à elle seule, rendre compte des mécanismes complexes qui régissent la mise en intrigue. À travers un schéma de la « structure de l'intrigue », l'auteur souligne l'importance de la « *séquence textuelle* », qui correspond à la « manière dont les informations sont présentées dans le récit » ; c'est-à-dire à l'ordre de leur présentation, autour duquel « l'intrigue se noue et se dénoue » (pp. 70-71). Aussi « l'agencement temporel des événements par le discours et les différentes formes de mise en intrigue » entretiennent-ils un lien fondamental (p. 102).

Raphaël Baroni souligne l'importance de la « matérialisation verbale de l'histoire racontée », pour comprendre les rouages du récit intrigant (p. 117). Par une typologie des temps pivots de l'indicatif qui repose sur une logique entre « *plan déictique* » et « *plan diégétique* » (pp. 118-119), il souligne le rôle des « perspectives de locution » associées aux « modes énonciatifs » (p. 121) pour la mise en place d'une intrigue. La lecture est *production de sens* : cette idée, que l'on doit notamment à Umberto Eco, est centrale au regard du récit intrigant. Raphaël Baroni défend ainsi le principe suivant lequel « nous lisons pour l'intrigue », « objet de désir » du lecteur (p. 13). L'intrigue trouve sa force « en l'énergie cinétique de la lecture, cette dernière étant conçue comme un processus qui fait passer l'histoire d'un état virtuel à un état actuel » (p. 41). L'auteur déplace la question de l'intrigue vers le lecteur, dont elle nécessite la « participation active à l'élaboration du sens du texte » (p. 65). Elle suggère de sa part un processus d'*immersion* « dans le flux temporel d'une histoire tendue vers son dénouement » (p. 35). Aussi nœud et dénouement sont-ils éminemment liés à « l'ordre de sa progression [...] dans le texte et non à celui de l'action racontée » (p. 38). Dans cette mesure, la question du *savoir* du lecteur apparaît essentielle au regard des enjeux liés à l'intrigue. Les modalités par lesquelles les informations lui parviennent, notamment leur « filtrage » (p. 96), ont un impact prééminent sur la production du suspense ou de la curiosité. Le « diagnostic » (p. 74) ou le « pronostic » (p. 75) apparaissent ainsi comme des « efforts cognitifs » (p. 66) suggérés au lecteur, dont l'activité est en perpétuelle recomposition (p. 181).

Pour étayer ses propos, Raphaël Baroni choisit d'étudier la dimension intrigante de *Derborence* de Charles-Ferdinand Ramuz (pp. 141-156), de *Le Roi Cophetua* de Julien Gracq (pp. 157-166) et de *Les Gommages* d'Alain Robbe-Grillet (pp. 167-179), choix qui pourraient paraître osés au regard de leur inscription dans

l'histoire littéraire et de leur mise en récit. Néanmoins ces textes, expérimentaux, « ont trouvé des moyens originaux pour nouer leurs intrigues ou pour en refléter le fonctionnement » (p. 19). Aussi l'auteur propose-t-il une analyse des mécanismes tels que les jeux sur les temps verbaux ou les focalisations comme autant d'éléments qui concourent à l'élaboration d'une intrigue. Les exemples proposés mettent notamment en lumière la dimension philosophique du récit qui constitue « le seul dispositif qui permette de rendre compte des transformations qui affectent le monde et les êtres qui le peuplent, tout en reliant ce devenir à une certaine forme de persistance, qui est celle de la structure d'une œuvre capable d'éveiller la conscience du lecteur sur le passage du temps et sur ses effets » (p. 183).

L'ouvrage de Raphaël Baroni offre ainsi des outils précieux pour penser des récits intrigants qui peuvent être aussi bien des romans fleuves à la narration complexe que des *blockbusters*, d'apparence seulement standardisés (p. 137). À la suite de Christian Salmon, l'auteur reconnaît le caractère potentiellement manipulateur du *storytelling* (pp. 60-61). Aussi l'intrigue pourrait-elle être mal vue, tel un objet de manipulation séduisant auquel s'attacherait un « soupçon de commercialité » (p. 14). Néanmoins, les récits mimétiques sont susceptibles de participer d'une « sensibilité éthique » (p. 59) : en nous invitant à nous *décentrer*, ils nous permettent de « nous sentir véritablement concernés par autrui » (p. 60).

« [R]éhabiliter la lecture pour l'intrigue » (pp. 47-62) : tel est le projet que se propose de mener Raphaël Baroni. Dans cette mesure, il cherche à dépasser certaines théories binaires qui voudraient opposer une lecture dite naïve à une lecture dite intellectuelle ou « savante », en les réconciliant (pp. 47-48). Il s'agit d'accorder de l'importance aux *émotions* du lecteur en envisageant un « rapport plus passionnel aux textes » (p. 14) : la dimension perceptive est essentielle au plaisir de la lecture, mais aussi au désir d'apprendre (p. 15). L'ouvrage comporte des implications pratiques dont Jean-Louis Dufays, qui en a réalisé la préface, souligne tout l'intérêt pour l'enseignement (pp. 9-11). Aussi constitue-t-il une invitation, pour les études littéraires, à « prolonger l'expérience esthétique, d'abord vécue sur le mode d'une immersion solitaire, pour en socialiser le sens, pour réfléchir collectivement sur la valeur de l'intrigue et pour mettre en débat les passions qu'elle nous inspire » (p. 62).

Hélène Crombet

Mica, université Bordeaux Montaigne, F-33607
helene.crombet@gmail.com

Pierluigi BASSO-FOSSALI, Marion COLAS-BLAISE, dirs, *La Notion de paradigme dans les sciences du langage*
Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Signata, 2017,
412 pages

La notion de paradigme, un des fondements de la linguistique saussurienne qui apparaît par ailleurs dans de nombreuses disciplines scientifiques, nécessite d'être définie et pensée au vu de l'évolution des sciences du langage. L'objectif du numéro 8 de la revue *Signata*, intitulé *La Notion de paradigme dans les sciences du langage*, est de questionner cette notion et de fournir des pistes permettant de la renouveler, selon six grands thèmes, chacun étant illustré par deux articles : la vie des paradigmes, pratiques paradigmatiques, la mise en question des paradigmes, les paradigmes en discours, degrés de complexification paradigmatique, conditions de résistance d'une notion classique. Ces thèmes attestent de l'ambition de l'ouvrage : il s'agit, tout d'abord, de montrer comment la notion de paradigme permet toujours de penser certains phénomènes linguistiques et de les catégoriser ; ensuite, il s'agit d'aller à l'encontre des conceptions classiques de la relation paradigme/syntaxe, en montrant que la notion n'est pas cantonnée à la *langue* et en questionnant sa place dans les études de la *parole*. Enfin, l'ouvrage a pour ambition de remettre en question la notion même de paradigme, d'en tester les limites et la pertinence dans divers contextes épistémologiques.

De prime abord, la notion de paradigme est souvent envisagée comme une catégorie dont les éléments peuvent permuter les uns avec les autres, à n'importe quel point de la chaîne syntaxique. À ce titre, elle rejoint la conception que Ferdinand de Saussure a de la « langue » comme un ensemble de potentialités catégorielles, réalisables et mutuellement exclusives dans la « parole » – qui, elle, concernerait plutôt l'ordre syntaxique. Certaines catégories linguistiques, qu'elles soient syntaxiques, lexicales ou même d'ordre rhétorique, ne peuvent pas être appréhendées sans la notion de paradigme. Quelques auteurs choisissent de consacrer leur article à une nouvelle problématisation de divers faits de langue à l'aide de la notion de paradigme. Mathieu Goux (pp. 21-36) aborde par exemple la catégorie de l'article défini, dont il fait l'histoire tout en révélant les problématiques sous-jacentes à la création et à la naissance d'un nouveau paradigme en français. Elles sont nombreuses et entrelacées : l'héritage latin, d'une part, conduit les grammairiens du *xviii^e* siècle sur des pistes morphologiques variées, et, d'autre part, son poids est tel que les chercheurs n'osent pas, pendant longtemps, remettre en question ses fondements. Dans l'article suivant, Jean-François Sablayrolles (pp. 37-50)